

SIMOS P. GRAMMENIDIS  
ORCID: 0000-0002-3626-8493  
Université Aristote de Thessaloniki  
[simgram@frl.auth.gr](mailto:simgram@frl.auth.gr)

## CENTRES VS PÉRIPHÉRIES DANS L'ESPACE TRADUCTIONNEL HELLÉNOPHONE : MODES DE CROISEMENT ET TYPES DE RELATIONS

### INTRODUCTION

Nul ne peut nier les caractéristiques particulières que présente le phénomène traductionnel dans le monde hellénophone<sup>1</sup>. Bien que presque inexistante comme activité pendant l'Antiquité, la traduction occupe, entre le XV<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup>, une place essentielle dans la formation et le développement linguistiques, l'épanouissement culturel et même dans l'éveil de l'hellénisme asservi. Il serait donc intéressant de voir sa place dans le système mondial, en définissant les modes de croisement et les types de relations qui en découlent, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours.

Dans les pages qui vont suivre, après quelques remarques préliminaires sur la terminologie employée et la place de la traduction dans l'espace hellénophone à travers l'histoire, nous allons, plus précisément, tenter dans un premier temps de présenter les spécificités de l'espace traductionnel hellénophone et le type de rela-

---

<sup>1</sup> Comme le terme *traduction*, tel qu'il est rencontré en traductologie, a un usage flou et ambivalent, il est susceptible de désigner le processus de passage d'une langue à une autre — opération mentale donc —, le résultat de ce processus — une matérialité linguistique concrète — ou encore la notion abstraite incluant, à la fois, le processus et son résultat final, nous adoptons le terme *phénomène traductionnel* pour désigner la traduction en tant que notion abstraite.

tions qui se sont instaurées entre lui et le reste du monde<sup>2</sup>. Nous allons également considérer si les objectifs du texte traduit sont identiques à ceux du texte original et si les méthodes de traduction adoptées dans le monde hellénophone sont les mêmes qu'ailleurs. Nous allons enfin essayer d'esquisser l'apport du contexte international à la réflexion traductologique locale<sup>3</sup>.

## 1. REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Avant de commencer, quelques remarques s'imposent sur la terminologie employée, et plus particulièrement sur les termes *centre / périphérie* et *hellénophone*.

### 1.1. CENTRE / PÉRIPHÉRIE

Notions clés des théories de la dépendance développées dans les années 60 et 70, l'opposition *centre vs périphérie* désigne les relations économiques qui existent entre les pays du nord et ceux du sud, autrement dit, entre les pays capitalistes de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique du Nord et les pays en voie de développement<sup>4</sup>. Il s'agit d'une métaphore spatiale qui décrit et tente d'interpréter la relation structurelle existant entre une métropole développée et une périphérie sous-développée. Le modèle en question est appliqué non seulement au niveau global, mais aussi au niveau local, dans le contexte d'un même pays. Par conséquent, dans leur structure, le centre et la périphérie du système mondial incluent eux-mêmes d'autres centres et d'autres périphéries<sup>5</sup>.

L'opposition en question constitue également un outil théorique opératoire dans plusieurs sciences humaines, comme la psychologie et la traductologie. Elle révèle ainsi le processus d'internationalisation d'une discipline, caractérisé par l'existence de centres ayant leurs propres conceptualisations et institutions et de périphéries qui dépendent des conceptualisations, institutions académiques ou structures de ces centres. En traductologie plus particulièrement, ces concepts ont contribué, dans un premier temps, à une lecture, une observation et une perception du discours littéraire et de l'évolution sociale à la fois sérieuse et historiquement

<sup>2</sup> Le terme *espace* est adopté dans son sens propre et désigne une étendue de territoire concrète.

<sup>3</sup> Dans cet article, nous reprenons des idées et des thèses de S. Grammenidis et G. Floros, « The Greek-speaking Tradition », [dans :] Y. Gambier et U. Steconi (dir.), *A World Atlas of Translation*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphia 2019, pp. 323–240.

<sup>4</sup> Voir S. Batur, « Center and Periphery », [dans :] T. Teo (dir.), *Encyclopedia of Critical Psychology*, Springer, New York 2014, pp. 212–215.

<sup>5</sup> Voir U. Hannerz, « Center–Periphery Relationships », [dans :] N. Smelser et P.B. Baltes (dir.), *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, Elsevier, Amsterdam 2001, pp. 1610–1613.

fondée, et dans un deuxième temps, sont devenus un outil d'observation, d'analyse et d'étude du phénomène traductionnel en général<sup>6</sup>. Ainsi, vu les spécificités de ce dernier, les deux concepts doivent être conçus dans leur dimension idéologique plutôt que spatiale<sup>7</sup>. Cette approche s'avère beaucoup plus efficace tant pour l'étude de la traduction, aussi bien en termes de processus que de produit, que pour l'étude de la réflexion traductologique.

En effet, si on adoptait ce modèle dans sa conception topologique, on serait tenté de dire qu'en règle générale, la traduction, comme toute autre forme de médiation culturelle, serait par nature un phénomène périphérique, car étant traditionnellement perçue comme une activité secondaire, elle se situe en marge des systèmes littéraires. Mais est-ce toujours le cas ? Le cas hellénophone, comme nous allons le voir, contredit cette thèse.

Par ailleurs, étant donné qu'en traductologie, la langue des publications n'implique pas nécessairement une approche scientifique spécifique, comme elle ne suppose pas non plus de tradition de recherche prédéterminée, les termes *centre* et *périphérie* apparaissent beaucoup plus opérationnels dans leur conception idéologique<sup>8</sup>. Les concepts ne reposant guère sur des critères spatiaux, ils échappent aux « centrismes » traditionnels, se focalisent sur des critères épistémologiques et ouvrent la voie à une approche dialectique liée à la culture. Actuellement, l'usage répandu de l'anglais en traductologie révèle finalement des relations de force au niveau idéologique, et pas au niveau géopolitique. Il indique en outre un jeu de patronage, voire de favoritisme, mené par des groupes non scientifiques (par exemple, le secteur de l'édition), qui s'efforcent d'imposer une seule langue de communication scientifique pour des raisons purement économiques, favorisant ainsi l'utilisation de l'anglais<sup>9</sup>. Dans le cas de la traduction, la distinction entre *centre* et *périphérie* se pose au-delà des frontières nationales ou géographiques et désigne plutôt une inégalité culturelle dans une période donnée.

<sup>6</sup> Sur ce sujet, voir I. Even-Zohar, « Polysystem theory », *Poetics Today* 1(1–2), 1979, pp. 287–310, et G. Toury, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphie 1995.

<sup>7</sup> Cf. L. Medendorp, « The Power of the periphery. Reassessing spatial metaphors in the ideological positioning of the translator », *Transcultural* 5(1–2), 2013, pp. 22–42.

<sup>8</sup> Sur la double périphéricité de la traductologie voir G. Floros, « “Panta metafrazi” : apo tin asafi periferikotita stin exostrefia ton metafrastikon spoudon », Actes de la 6<sup>e</sup> rencontre des traductologues hellénophones, Thessaloniki 2019 (<[http://echo.fr1.auth.gr/6th\\_trad\\_congress/index.php/el/praktika-gr](http://echo.fr1.auth.gr/6th_trad_congress/index.php/el/praktika-gr)> [consulté le 25.03.2020]).

<sup>9</sup> Comme le note S. Susam-Serajeva, « [t]he center and the periphery of translation studies do not exactly correspond to those of the world's geopolitical situation today. As a consequence of the subject matter of the discipline, they are rather language-bound » (*eadem*, « A “multilingual” and international studies », [dans :] T. Hermans (dir.), *Crosscultural Translation Studies*, St. Jerome Publishing, Manchester–Northampton 2002, p. 194).

## 1.2. HELLÉNOPHONE

Précisons que la logique qui a motivé l'emploi dans ce travail du terme *hellénophone* — au lieu de *grec* ou *hellénique* — consistait à éviter toute interprétation en termes de nation ou d'identité<sup>10</sup>. Étant donné que nous allons également faire référence à la période antérieure à la création de l'État hellénique en 1830, c'est la langue prédominante de façon diachronique et synchronique qui peut le mieux fonctionner pour décrire de manière unifiée une zone géographique englobant différentes nationalités et langues minoritaires. Or, vu qu'au fil du temps, le grec a été la langue parlée par la majorité de la population tant en Grèce qu'à Chypre, le qualificatif *hellénophone* se comprend naturellement dans son acception linguistique plutôt que nationale. Notons, par ailleurs, que du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, à part la zone par définition hellénophone et les villes de Constantinople et de Smyrne, peuplées surtout de Grecs, nous constatons l'existence d'importantes communautés grecques dans des villes comme Vienne, Venise, Trieste, Livourne, Alexandrie, Odessa, Bucarest, Brăila et Iași<sup>11</sup>.

2. PLACE DE LA TRADUCTION DANS L'ESPACE HELLÉNOPHONE  
À TRAVERS L'HISTOIRE

Si on essaie de situer le système culturel hellénique dans le système culturel mondial, on s'aperçoit que, diachroniquement, sa place varie selon l'époque : elle est tantôt centrale, dominante, tantôt périphérique. Quant à l'activité traduisante dans le monde hellénophone, sa place est inversement proportionnelle à celle de la culture hellénophone dans le système mondial.

Bien que les Grecs aient communiqué fréquemment avec des groupes et des personnes parlant d'autres langues, il n'y a pas de pratique officielle, courante et attestée, de la traduction interlinguale en Grèce pendant l'Antiquité classique (VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – V<sup>e</sup> siècle après J.-C.)<sup>12</sup>. C'est seulement au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. que nous commençons à avoir des traductions de textes littéraires et religieux du prâkrit, de l'égyptien ancien, de l'araméen, de la langue punique (une variété du phénicien) et de l'hébreu vers le grec<sup>13</sup>. Le manque d'intérêt pour la

<sup>10</sup> Dans le présent travail, j'essaie d'éviter une approche basée sur les notions de nation et d'identité nationale, car il s'agit de notions introduites tardivement. Voir également J. Lambert, « The cultural component reconsidered », [dans :] M. Snell Hornby, F. Pöchhacker et K. Kaindl (dir.), *Translation Studies. An Interdiscipline*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam–Philadelphia 1992, pp. 17–26.

<sup>11</sup> Sur les communautés grecques, voir I. Hasiotis, O. Katsiardi-Hering, E.A. Abatzi, *I Elines sti Diaspora*, Vuli ton Ellinon, Athènes 2006.

<sup>12</sup> Sur l'histoire de la traduction pendant l'Antiquité grecque, voir M. Ballard, *Histoire de la traduction. Repères historiques et culturels*, De Boeck Supérieur, Bruxelles 2013.

<sup>13</sup> Voir L. Polkas, « I Meafrazi stin Elliniki Archeotita », 2006 (<[http://www.komvos.edu.gr/endoIwssiki/historiko/episkopisi/klassika/episk\\_1\\_1.htm](http://www.komvos.edu.gr/endoIwssiki/historiko/episkopisi/klassika/episk_1_1.htm)> [consulté le 24.03.2020]).

traduction systématique d'œuvres littéraires étrangères et d'autres œuvres vers le grec est également manifeste pendant la période de l'Empire byzantin (c'est-à-dire entre l'Antiquité tardive et le Moyen Âge), en dehors des dernières années de l'Empire et exception faite de la traduction des lois et des décrets impériaux du latin en grec, après la division de l'Empire romain d'Orient et d'Occident sous Dioclétien. Les premières traductions vers le grec datent donc du Moyen Âge et de l'époque byzantine. Depuis le XII<sup>e</sup> siècle, on enregistre des imitations « faites encore avec beaucoup d'art et une certaine indépendance » de romans français de chevalerie (par ex. *Le Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure)<sup>14</sup>.

Après la chute de l'Empire byzantin en 1453, une nouvelle période commence pour le monde hellénophone : l'Empire ottoman. Pendant presque quatre siècles (du milieu du XV<sup>e</sup> siècle au milieu du XVIII<sup>e</sup>), la langue et la littérature grecques, chassées de Constantinople et de l'Orient, réfugiées dans les îles sous occupation vénitienne ou en Occident, principalement à Venise, ne donnent plus que de rares signes de vie ; la traduction, au contraire, commence à occuper une place centrale dans les Lettres hellénophones<sup>15</sup>.

Entre le XV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, on traduit surtout des ouvrages théologiques et des œuvres de la littérature latine classique. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la sphère d'intérêts commence à s'élargir à d'autres domaines du savoir. En effet, dès les premières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, la culture hellénique moderne commence à manifester des tendances de renouvellement à travers la traduction (que ce soit sous forme manuscrite ou imprimée) d'un large éventail de textes<sup>16</sup>. Ainsi, l'importance des traductions à l'aube des Lumières est absolument cruciale et incontestable<sup>17</sup>. La traduction est désormais considérée comme le moyen idéal de réalisation des objectifs primordiaux, culturels et linguistiques à la fois, et elle est donc placée à un rang hiérarchique élevé. D'ailleurs, sa nécessité est soulignée avec persistance tout au long des Lumières néohelléniques et pas seulement. Elle est la forme principale du dialogue avec les littératures européennes, mais aussi, dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'importation des connaissances scientifiques européennes<sup>18</sup>. L'éveil commence surtout au moment où la Sublime Porte décide d'élever au rang d'hospodars de la Moldavie et de la Valachie des

<sup>14</sup> Marquis de Queux de Saint-Hilaire, « Des traductions et des imitations en grec moderne », [dans :] A. Durant et Pedone-Lauriel (dir.), *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France*, Paris 1873, p. 334.

<sup>15</sup> Pour les premiers siècles de la période néohellénique, voir A. Sfini, *Kseni sygrafis metafrasi men ellinika — 15<sup>os</sup>–17<sup>os</sup> eonas*, Ethniko Kentro Erevnon, Athènes 2003.

<sup>16</sup> Sur les traductions manuscrites pendant le siècle des Lumières, voir A. Tabaki, « Chirografes metafrasis tou Diafotismou. I proslipsi ton ditikoevropaikon logotechnikon idon », *Σύγκριση / Comparaison* 12, 2001, pp. 7–28.

<sup>17</sup> Sur ce sujet, voir A. Tabaki, *Peri noellinikou diafotismu. Revmata ideon & diavli epikinonias me ti dytiki skepsi*, Ergo, Athènes 2004 ; pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, voir A. Tabaki, *Istoria kai theoria tis metafrasis 18<sup>os</sup> ewnas — Diafotismos*, Kalligrafos, Athènes 2018.

<sup>18</sup> Comme le note Jacovaky Rizo Neroulos : « on traduit quantité d'ouvrages qui roulaient sur les sciences, l'histoire, la morale et la philosophie [...] Cette période est éminemment

Grecs phanariotes qui sont sous l'influence de la culture européenne et apportent les modes occidentales jusqu'à Constantinople d'abord et à l'actuelle Roumanie ensuite<sup>19</sup>.

L'activité traduisante connaît un essor considérable pendant le XIX<sup>e</sup> siècle et, en l'absence d'une production originale remarquable de haut niveau, elle domine la vie intellectuelle du pays<sup>20</sup>. Le XIX<sup>e</sup> siècle pourrait être considéré comme l'âge d'or de la littérature traduite dans l'espace considéré. À l'heure actuelle, le monde hellénophone pourrait être considéré comme une culture dépendante de la traduction, en ce sens qu'un grand nombre d'ouvrages littéraires étrangers sont traduits en grec et que la Grèce et Chypre sont pleinement intégrées dans le marché mondialisé de la traduction des textes dits pragmatiques. Depuis 1985, le nombre de livres traduits représente en moyenne 38,25% du nombre total des livres publiés en Grèce<sup>21</sup>.

### 3. CARACTÉRISTIQUES ET PARTICULARITÉS DE L'ESPACE TRADUCTIONNEL HELLÉNOPHONE

Après ce bref survol historique, on serait tenté de dire que l'espace hellénophone appartient à la périphérie du système culturel mondial. N'oublions pas les quatre siècles vécus sous l'occupation ottomane ni le fait que l'État hellénique a été créé en 1830. Or, vu que pratiquement jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, le monde hellénophone s'étend en dehors de la métropole dans une zone géographique très large

scientifique » (cité par V. Patsiou, « Metafrastikes dokimes kai proipothesis sta oria tou neoellinikou Diafotismou », *Eranistis* 19, 1993, p. 213).

<sup>19</sup> Les Phanariotes sont une élite de confession chrétienne orthodoxe regroupés dans le quartier du Phanar à Constantinople. D'après l'*Encyclopaedia Universalis* (<[www.universalis.fr/encyclopedie/phanariotes/](http://www.universalis.fr/encyclopedie/phanariotes/)> [consulté le 20.09.2020]) « ils acquièrent une conscience de classe et une idéologie qui reflètent l'équilibre possible entre un despotisme éclairé et la soumission à un État de type oriental ». Ils participèrent à partir du XVII<sup>e</sup> siècle à l'administration de l'Empire ottoman. En particulier, l'administration des provinces européennes de l'empire, comme la Moldavie et la Valachie, était confiée à des Phanariotes : vingt-six princes phanariotes, issus de neuf familles, s'y succédèrent de 1709 à 1821, jusqu'à ce que la révolution grecque mette fin à ce mode de recrutement. Très cultivés, certains *Hospodars* furent des humanistes, créèrent des écoles, des hôpitaux, des routes, ou abolirent le servage. Ils œuvrèrent également pour le développement et/ou la restauration de l'éducation et de la culture grecque. Voir aussi A. Tabaki, *O Molieros sti fanariotiki pedia. Tris chirografes metafrasis*, Kentro Neoellinikon Erevnon, Ethniko Kentro Erevnon, *Tetradia Ergasias* 14, Athènes 1988.

<sup>20</sup> Voir D. Provata, « Le discours préfaciel des traducteurs grecs du XIX<sup>e</sup> siècle : la formation des mentalités », [dans :] A. Tabaki et S. Athini (dir.), *Identity and Alterity in Literature, 18th–20th c.*, t. 3 : *Translation and intercultural relations*, Domos, Athènes 2001, pp. 133–146.

<sup>21</sup> T. Dimitroulia, « Literary Translation Awards and the Dynamics of the Translation System », communication au colloque *Greece in Translation*, Oxford University, 6–8 October, 2012. Sur la traduction de la littérature néohellénique vers d'autres langues, voir également V. Vassiliadis (dir.), *I neoelliniki logotexnia se xenes gloses*, Kentro Ellinikis Glossas, Thessaloniki 2012.

et cohabite avec des populations et des cultures très différentes et par définition centrales dans leur majorité (rappelons les grandes communautés de Vienne, Venise, Trieste et Livourne mais aussi celles de Paris, Marseille et Amsterdam), il serait difficile de parler d'une périphérie cohérente et uniforme dépendant d'un centre unique<sup>22</sup>. Par ailleurs, force est de mentionner qu'après l'installation des Grecs phanariotes en Moldavie et en Valachie, la langue grecque, déjà imposée comme langue de l'éducation même avant l'avènement des Phanariotes, devient une langue dominante, voire centrale, car elle sert de relais à la transmission du savoir. Les traductions grecques acquièrent pour ces régions un rôle de médiateur des belles lettres européennes, rôle tenu jusqu'à alors par l'italien, le français et l'allemand pour la diffusion de la culture et des lettres anglaises et espagnoles<sup>23</sup>. Nous constatons donc que l'espace hellénophone présente des particularités intéressantes et des spécificités remarquables, et dans ce contexte, les concepts de *centre* et de *périphérie* acquièrent une signification particulière. Ceci devient encore plus flagrant si on essaie de répondre aux questions posées par Antoine Berman, à savoir : *pourquoi traduire ? comment traduire ? que traduire ?* J'y ajouterais également : *quel type de traduction ? et où traduire ?*<sup>24</sup>

### 3.1. QUEL TYPE DE TRADUCTION ?

La grande particularité de la période du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle concerne le type de traduction pratiqué. Dans le monde hellénophone, deux types de traduction s'opèrent : la traduction intralinguale, c'est-à-dire du grec ancien vers l'idiome moderne, et la traduction interlinguale, la première jouissant d'un prestige beaucoup plus élevé que la deuxième. Le prestige associé à la traduction intralinguale est principalement dû au fait que, diachroniquement, elle fut non seulement effectuée pendant plus longtemps que la traduction interlinguale, mais également par une plus grande variété d'agents sociaux appréciés et reconnus, tels que des philologues, des historiens et des figures littéraires. En outre, dans la région hellénophone, la première est inextricablement liée à des questions idéologiques d'identité nationale, ethnique et linguistique. Cette pratique très spécifique qui s'est répandue dans le monde hellénophone a probablement conduit à une conceptualisation très particulière — quoique non déclarée — de la traduction en géné-

<sup>22</sup> Il serait erroné de considérer les communautés grecques sur la base des frontières d'États actuels, car pendant longtemps, nous avons eu des empires, sans frontières intérieures en règle générale.

<sup>23</sup> Pendant l'occupation ottomane, la langue grecque fonctionne dans les Balkans comme langue véhiculaire et langue de culture. Comme le note Arianda Camariano-Cioran (cité par A. Tabaki, *Istoria kai theoria tis metafrasis 18<sup>os</sup> ewnas — Diafotismos*, Kalligrafos, Athènes 2018, p. 111), les livres en langue grecque « étaient diffusés dans toute la zone du Sud-Est européen, où cette langue s'imposait en tant qu'instrument de culture ».

<sup>24</sup> A. Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris 1984, p. 71.

ral, à savoir celle d'une activité de transfert à des fins particulièrement nationales. On pourrait dire que cette conceptualisation a également contaminé la traduction interlinguale, étant donné que la majeure partie de la littérature traduite de nombreuses langues européennes vers le grec semble avoir suivi une orientation ethnocentrique, jusqu'à tout récemment.

### 3.2. OÙ ?

Une deuxième particularité de la période du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle est qu'une partie de l'activité traduisante, et de l'activité d'édition surtout, est située en dehors de la zone hellénophone même. En effet, une grande partie de l'activité d'édition est notée dans des centres européens comme Vienne et Venise. Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, par exemple, on note au total 104 traductions de prose narrative, parmi lesquelles 82 ont été publiées à Venise, soit 83,6% de la production totale, 17 à Vienne et 2 à Leipzig<sup>25</sup>. De même, entre 1801 et 1834 (une période qu'on pourrait appeler pré-athénienne — Athènes devient la capitale de la Grèce en 1835), sur 217 traductions publiées, la majorité voit le jour dans des villes où ont fleuri les Lumières grecques. Plus précisément, on enregistre 79 traductions publiées à Venise, 41 à Vienne, 29 à Malte, 13 à Paris et 8 à Bucarest. Après 1835, la situation change et Athènes joue désormais un rôle primordial ; elle devient le nouveau centre, avec 1410 publications, suivie de Constantinople, 432 traductions, et Smyrne, 406<sup>26</sup>. Ce fait marque d'ailleurs une réorientation considérable des finalités assignées à la traduction (nous allons y revenir). Venise continue à occuper une place considérable pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, avec 4,38% de la production totale, mais désormais, elle se situe dans la périphérie de l'espace éditorial hellénophone, comme Vienne et Paris.

### 3.3. POURQUOI ?

Nombreuses sont les raisons qui amènent le monde hellénophone à l'activité traduisante. La traduction s'inscrit dans un cadre idéologique, politique, social et esthétique très fécond et très étendu, et sa mission y est définie de manière différente de celle du centre<sup>27</sup>. On s'aperçoit aussi que les buts assignés aux textes originaux ne sont pas toujours identiques à ceux dévolus aux textes

<sup>25</sup> S. Athini, *Opsis tis neoellinikis afigmatikis pezografias 1700–1830*, Ethniko Idryma Erevnon, Athènes 2010.

<sup>26</sup> K.G. Kassinis, *Vivliografia ton ellinikon metafraseon logotexnias — IΘ' — K' eonas*, Sillogos pros ti diathesi ofelimon vivlion, Athènes 2006, pp. κε'–κς'.

<sup>27</sup> Ceci est très évident dans les préfaces que les traducteurs grecs éprouvent le besoin de placer en tête de leur travail dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Sur le discours préfaciel dans l'espace hellénophone, voir entre autres A. Tabaki, « La réception et ses métamorphoses : l'exemple grec à travers le

traduits. Les traducteurs tentent de donner aux lecteurs, dans un premier temps, des œuvres qui leur seront utiles et les conduiront au progrès national, et dans un deuxième temps, surtout après 1830, des œuvres qui vont les distraire et stimuler leur curiosité.

Plus précisément, la traduction est d'abord appelée à accomplir une fonction civilisatrice, à véhiculer la culture européenne et à combler les lacunes intellectuelles des Hellènes qui, vivant sous l'occupation ottomane, étaient pour la plupart privés de tout accès à la nouveauté et ignoraient par conséquent les produits culturels européens. L'initiation, l'instruction, la formation, l'amélioration, l'acquisition de connaissances, bref le didactisme alimentent le recours à la traduction<sup>28</sup>. Par ailleurs, elle est appelée à jouer un rôle important dans le processus de renforcement de l'identité nationale des Hellènes, elle contribue à leur redressement social et intellectuel. On traduit afin de mener le public au progrès national. La traduction occupe une place centrale dans le système culturel grec, car elle promeut la curiosité, le goût pour l'étude et l'amour de la nation.

Pendant le siècle des Lumières, la traduction figure comme l'un des piliers du *transvasement* (*μετεκένωσις*) des « progrès de l'Europe éclairée » dans tous les domaines du savoir, prôné avec tant de ferveur par l'érudit Adamantios Korais. Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est également un instrument majeur pour passer des messages politiques, comme la nécessité de l'unité de la nation, l'abandon des intérêts personnels, le réchauffement du sentiment religieux. Par conséquent, les textes traduits ne s'adressent plus à une élite culturelle ou sociale mais à un public très vaste, à des jeunes, des femmes, des enfants, c'est-à-dire à un public qui n'a pas toujours un niveau d'instruction élevé, ce qui a des conséquences sur les méthodes de traduction adoptées. Le but est alors de transférer et de vulgariser le savoir. Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, elle constitue également un instrument de prosélytisme visant surtout les hellénophones des îles Ioniennes sous occupation anglaise, pour les convertir au protestantisme avec des publications en grec de la Société missionnaire de Londres, dont l'imprimerie se trouvait à Malte<sup>29</sup>.

Après 1845, un tournant important se manifeste : on passe de l'utile à l'agréable, le but n'est plus d'instruire, mais de divertir ou de distraire. Cette réorientation de la traduction est associée aux débuts d'un mouvement rénovateur des Lettres et révèle la recherche d'une nouvelle physionomie de la littérature hellénophone. Désormais, la traduction se transforme en un canal de connaissance des littératures occidentales et de renouvellement des structures littéraires locales. La littérature traduite a également contribué à promouvoir et à établir des genres littéraires

discours préfaciel », [dans :] A. Tabaki et W. Puchner (dir.), *Actes du Premier Congrès International « Théâtre et études Théâtrales au seuil du XIX<sup>e</sup> siècle »*, Ergo, Athènes 2010, pp. 89–99.

<sup>28</sup> S. Athini, *op. cit.*, p. 388.

<sup>29</sup> D. Polemis, « Apo tin drastriotita tou en Malta ellinikou tipografiou tis apostolikis eterias tou Londinou », *O Eranistis* 60, 1973, pp. 213–240.

grecs, tels que la fiction urbaine et le théâtre. Le roman traduit, en particulier, jouera en Grèce le même rôle que les originaux dans les pays dont ils proviennent<sup>30</sup>.

À partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, enfin, la traduction est conçue également comme un processus fondamental pour le développement, l'enrichissement, la standardisation et la promotion de la langue parlée. Ainsi, dans l'espace helléno-phonie, l'activité traduisante s'intègre dans l'effort de résoudre la question linguistique grecque ainsi que dans celui de promouvoir la nouvelle langue néohellénique, jusqu'alors insuffisamment élaborée<sup>31</sup>. On prône que les traductions grecques se fassent dans un dialecte accessible à tout le monde, et pas uniquement à une élite éduquée, et que le traducteur demande à un locuteur natif de la langue cible de relire sa traduction afin de lui fournir des commentaires, de manière à améliorer le texte final et à le rendre plus intelligible.

Quant à la traduction intralinguale, dans la région helléno-phonie, elle a très vite acquis de l'importance comme moyen de prouver et de préserver la continuité de la langue et de l'identité grecques et, par conséquent, de promouvoir la création d'un État hellénocentrique à la fois en Grèce et à Chypre. La multitude des buts attribués à la traduction est d'ailleurs très évidente lorsqu'on examine ce qui a été traduit, surtout aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

### 3.4. QUE TRADUIRE ?

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle surtout, on note l'absence de projet traductionnel bien défini et structuré. Le critère de sélection — quelles œuvres traduire ? — est source de nombreuses questions. Les raisons ne sont ni claires ni évidentes, il est nécessaire de les clarifier. Entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, on a traduit surtout de ou à travers l'italien (71,81%) et le français (19,69%). Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, le français a dominé (64,94%), l'italien venant en deuxième place (13,56%) et l'anglais en troisième (9,42%)<sup>32</sup>.

En règle générale, le choix des œuvres à traduire issues de la littérature grecque antique ou de la littérature occidentale est guidé par leur caractère éducatif, et donc leur utilité. On essaie de fournir aux lecteurs des œuvres édifiantes et morales. Les traducteurs recherchent des œuvres éducatives dans un esprit de promotion intellectuelle de la nation et d'insurrection nationale, tout en visant

<sup>30</sup> S. Denisi, *Metafrasis mithistorimaton ke diigimaton 1830–1880. Isagogiki meleti ke katafrasi*, Periplous, Athènes 1995, p. 13.

<sup>31</sup> La question linguistique grecque (grec moderne : *γλωσσικό ζήτημα* — *glossikó zítima*) est une controverse qui a opposé les partisans de l'utilisation comme langue officielle de la Grèce du grec populaire (ou grec démotique, *dimotiki*), à ceux qui lui préféraient une version plus savante et proche du grec ancien, la *katharévoussa*. La question linguistique fut à l'origine de nombreuses polémiques aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles et ne fut résolue qu'en 1976, lorsque le démotique fut finalement choisi comme langue officielle de la république hellénique.

<sup>32</sup> K.G. Kassinis, *op. cit.*, p. κβ'.

à enrichir la langue « par des mots, des phrases, des manières de dire, des figures de style et des métaphores » dont la langue nationale était privée<sup>33</sup>. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup>, à part les œuvres littéraires et dramatiques, un accent particulier est mis sur la traduction des œuvres traitant de sujets pédagogiques, philosophiques, scientifiques, d'astronomie, de théorie politique et d'histoire naturelle<sup>34</sup>. Par ailleurs, force est de mentionner l'ethnocentrisme qui caractérise le choix des œuvres à traduire. L'intérêt est très fort pour des œuvres étrangères à thématique inspirée de l'Antiquité ou de la mythologie grecques. La logique « c'est "archéothématique", donc traduisible » domine tout le XIX<sup>e</sup> siècle ; le fait est compréhensible étant donné que le renouveau de l'identité nationale se situe parmi les objectifs principaux de tout projet de traduction.

### 3.5. COMMENT ?

Nul ne peut nier que la traduction est une activité humaine qui s'intègre dans un cadre social, historique et politique. Les pratiques de traduction comportent alors d'importantes implications sociales et culturelles, parce qu'elles se trouvent intégrées dans la manière de traduire notre perception des relations sociales, des valeurs et de notre identité. On pourrait même parler d'un « habitus traductionnel » impliquant plusieurs composantes, tant linguistiques qu'extralinguistiques.

Le comportement des traducteurs hellénophones ne fait pas exception à cette tendance ; il témoigne des normes et de l'habitus qui sont en vigueur dans le champ de la langue-culture cible. Comme il a déjà été dit, l'activité traduisante dans le monde hellénophone s'inscrit dans un cadre aux objectifs multiples et variés. Ainsi, le comportement des traducteurs tente de servir ces intérêts particuliers et la traduction se présente comme une activité ciblée. Leurs choix sont conditionnés par la ou les fonction(s) que le texte traduit sera appelé à accomplir dans la culture cible. Les mœurs traductionnelles ne sont pas stables dans le monde hellénophone à travers les siècles ; elles évoluent mais pas en suivant toujours des impératifs imposés par l'Occident. Le comportement des traducteurs suit chaque fois les attentes indigènes de l'époque et se met au service des intentions locales que leur activité est appelée à servir. Les méthodes de traduction adoptées se conforment aux règles en vigueur et témoignent, finalement, de la conception et de la perception que la communauté a de la mission de la traduction pendant une période historique donnée.

Pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle et même le XIX<sup>e</sup>, par exemple, nous observons la prédominance de l'adaptation libre et d'une tendance assimilatrice, voire ciblisme. On note un effort prononcé d'hellénisation des textes par des interventions, des

<sup>33</sup> F. Abatzopoulou, *I Grafi ke I Vasanos. Zitimata Logotechnikis metafrasis*, Patakis, Athènes 2000, p. 36.

<sup>34</sup> A. Tabaki, *Istoria kai theoria tis metafrasis 18<sup>os</sup> ewnas...*

améliorations et des adaptations<sup>35</sup>. Très souvent, on note l'incorporation dans le texte d'éléments culturels indigènes ainsi que de règles de conduite locales (habillement, expressions linguistiques, us sociaux), comme dans le cas des traductions de pièces de Molière effectuées en 1741, ou de Goldoni, effectuées vers 1780<sup>36</sup>. Les traducteurs phanariotes mélangent aussi des vers ou des chansons avec des mètres orientaux dans leurs traductions. On rencontre également des adaptations en vers de récits à l'origine en prose : c'est le cas de la traduction de *Memnon* de Voltaire, traduit probablement par Evgenios Voulgaris, et de *La bergère des Alpes* de Marmontel, traduit probablement par Rigas Velestinlis<sup>37</sup>.

Certains chercheurs soutiennent la thèse que cette tendance d'acculturation, d'imitation et d'élasticité de la conscience traductionnelle trouve ses origines dans le courant des *Belles Infidèles* qui continue à dominer en Europe pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>. Or, si on examine de plus près les données de l'époque, on serait tenté de dire que la tendance en question est due au fait que les objectifs assignés à la traduction dans le monde hellénophone sont souvent complètement différents de ceux des grands centres européens. Plus précisément, les traducteurs, conscients de leur mission et guidés par des finalités traductionnelles bien définies (*skopos*), comme par exemple la promotion intellectuelle, la vulgarisation du savoir ou la préservation des mœurs helléniques de l'invasion de modèles allogènes, optent pour l'hellénisation des textes sources ainsi que pour un langage simple et courant. Par leur comportement, ils s'alignent avec ardeur sur l'effort d'exploitation, de mise en valeur et d'appropriation de la littérature en prose de différentes périodes (Antiquité, Byzance, Baroque, Classicisme, Lumières) et de traditions littéraires variées (surtout italienne, française, anglaise). La traduction n'est pas uniquement un but en soi mais c'est un moyen inclus dans un projet beaucoup plus vaste et complexe. On pourrait donc dire que leur comportement suit le principe « la fin justifie les moyens ».

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les discussions sur la traduction dans le monde hellénophone se poursuivent sur une problématique qui présente des caractéristiques linguistiques, nationales et idéologiques intéressantes, alors que Chypre était encore sous la domination britannique. La traduction continue à être comprise comme une source de renouvellement de la littérature et un moyen de promouvoir la version

<sup>35</sup> Vraisemblablement, il s'agit d'une tendance très répandue dans les Balkans car plus tard, on notera des efforts de roumanisation et de bulgarisation (voir A. Tabaki, « Chirografes metafrasis tou Diafotismou... »).

<sup>36</sup> Sur les traductions de Molière, voir A. Tabaki, *O Molieros sti fanariotiki pedia...*

<sup>37</sup> Sur *Memnon*, voir G. Xurias, « Memnon in Constantinople: Translation Transformations of Voltaire's short story *Memnon ou la sagesse humaine* », *Σύγκριση / Comparaison* 24, 2013, pp. 5–14.

<sup>38</sup> C'est le cas d'A. Tabaki, « Jeu d'identité et d'alterité à l'ère des Lumières. L'aventure de la traduction dans le sud-est de l'Europe », [dans :] A. Tabaki et S. Athini (dir.), *Taftotita ke eterotita sti logotexnia, 18<sup>o</sup>s–20<sup>o</sup>s eonas*, t. 3 : *Metafrasi ke diapolitismikes sxesis*, Domos, Athènes 2001, p. 91.

démotique de la langue grecque. C'est pour cette raison d'ailleurs que l'approche ethnocentrique est adoptée à de nombreuses reprises.

Actuellement, le comportement traductionnel n'est plus le même. Une recherche sur la traduction des désignateurs culturels a montré que les techniques adoptées dans le passage du français vers le grec sont plutôt exotisantes<sup>39</sup>. Lors du passage vers le grec, les traducteurs, par leurs choix, laissent l'Autre se manifester sans pour autant négliger le Même. Les techniques qui dominent sont celles de *la translittération* et de *la translittération suivie d'une note du traducteur*. Les choix opérés désignent une acception de l'altérité, car les techniques en question permettent aux lecteurs de se familiariser avec la diversité de l'Autre.

Par ailleurs, force est de souligner que la mission de la traduction ainsi que la finalité traductionnelle ont eu diachroniquement dans le monde hellénophone un impact considérable sur la réflexion sur la traduction.

#### 4. CONSÉQUENCES SUR LA RÉFLEXION TRADUCTOLOGIQUE

Le besoin d'expliquer et de prévoir le phénomène traductionnel, datant du XVI<sup>e</sup> siècle, se fait ressentir à cause de la traduction intralinguale<sup>40</sup>. Le contact sans cesse croissant avec des travaux littéraires et scientifiques occidentaux, sources d'imitation et d'inspiration, a aussi jeté les bases du développement d'une réflexion sur la traduction interlinguale. À partir de 1750 en particulier, l'implication des érudits grecs dans la pratique traduisante devient de plus en plus courante, ce qui les amène à développer une réflexion sur les problèmes qu'ils envisagent. L'an 1784, date de la parution de la traduction sous forme manuscrite de l'œuvre de Réal de Curban *La Science du Gouvernement* par Dimitrios Katarzis, peut être considéré comme l'année de naissance de la réflexion théorique sur la traduction, réflexion qui se concentre surtout sur la question linguistique<sup>41</sup>. Au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, des spécialistes ont développé une réflexion très intéressante sur la traduction, surtout sous forme de préfaces ou d'addenda.

Quant à la recherche en traduction pendant le XX<sup>e</sup> siècle, il est à noter que, malgré le nombre très limité de programmes d'études offerts aux niveaux univer-

<sup>39</sup> S. Grammenidis, *Metafrazontas ton kosmo tou allou. Theoritiki provlimatismi — Litourgikes prosegisis*, Diavlos, Athènes 2009.

<sup>40</sup> D'après I. Kakridis (*To Metafrastiko Provlima*, Ikaros, Athènes 1948, p. VI), l'histoire de la théorie de la traduction en Grèce commence en 1544 avec la préface de Nikolaos Sofianos pour sa traduction de *L'éducation des enfants* (*Περὶ παιδων Αγωγής*) du Pseudo Plutarque. Sofianos adopte une approche ethnocentrique en favorisant la vulgarisation et il emploie un langage simple, flexible et vif. Influencé par l'humanisme du XVI<sup>e</sup> siècle, il s'est dit convaincu que la traduction pouvait contribuer à l'éducation des Grecs et à la renaissance de l'éducation.

<sup>41</sup> V. Koutsivitis, *Theoria tis Metafrasis*, Hellenic University Publications, Athènes 1994, pp. 112–113, et D. Connolly et A. Bacopoulou-Halls, « Greek Tradition », [dans :] M. Baker (dir.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, Routledge, London 1998, p. 423.

sitaire et postuniversitaire, on constate ces trente dernières années une activité scientifique très intense, et un paysage beaucoup plus optimiste a commencé dès lors à se dessiner. En effet, l'analyse de la production scientifique après les années quatre-vingts révèle un tournant important pour ce qui est du choix des sujets à étudier ainsi que des modèles et méthodes adoptés<sup>42</sup>.

Les traductologues hellénophones ont en grande partie abandonné la traduction intralinguale ainsi que les questions plus « ontologiques », entraînant très souvent de faux dilemmes (faussement urgents), tels que celui de la traduisibilité, au profit des études sur les diverses dimensions du phénomène de la traduction. Ainsi, les intérêts scientifiques semblent s'éloigner des approches nationales « périphériques » traditionnelles (voir traduction intralinguale) au profit de tendances et de thèmes internationaux contemporains, abordés à l'aide de modèles théoriques divers et diversifiés<sup>43</sup>.

## CONCLUSION

Pour conclure, nous dirons que la traduction — intralinguale ou interlinguale — accomplit une mission très particulière dans le monde hellénophone :

- elle a joué — et continue à jouer — un rôle clé dans le changement culturel, en redéfinissant et en revitalisant les valeurs et les tendances culturelles nationales ;
- elle constitue l'un des principaux moyens de se mettre en contact avec la diversité culturelle et de la connaître ;
- elle a contribué de manière décisive au renouveau du canon littéraire en introduisant de nouveaux genres littéraires ;
- elle a été employée comme moyen de survie, de conservation, de promotion des valeurs ancestrales ; elle a donc ouvert la voie au redressement national et à l'éveil du sentiment patriotique ;
- elle a été utilisée comme moyen de promotion et de cristallisation de l'effort linguistique, fondé sur des considérations idéologiques (effort linguistique à caractère idéologique) visant à légitimer la variété linguistique démotique.

Ceci étant, il s'avère finalement que les concepts de *centre* et de *périphérie* acquièrent une signification particulière dans le contexte traductionnel hellénophone. En effet, il serait difficile, dans notre cas, de considérer une relation unidirectionnelle et univoque du centre vers la périphérie. En revanche, si on prend en considération les particularités de l'espace traductionnel hellénophone, on serait

<sup>42</sup> S. Grammenidis et G. Floros, « Translation Studies in the Greek-speaking World: Research Trends and Epistemological Characteristics », intervention au colloque *Transferring Translation Studies — Low Countries Conference II*, Antwerp–Utrecht, 28–30 novembre 2013.

<sup>43</sup> Voir G. Floros et S. Grammenidis, « Appropriation of central discourses vs. local tradition: Translation studies in the Greek-Speaking world », [dans :] L. van Doorslaer, T. Naaijken (dir.), *The Situatedness of Translation Studies*, BRILL, Leiden–Boston 2021, pp. 182–203.

tenté de dire que la périphérie est polymorphe et se trouve dans un mouvement permanent, à la fois créateur et motivant. Elle est inventive, féconde et productive. Elle a la capacité de reconceptualiser des notions, de proposer de nouveaux objectifs et d'offrir des approches innovantes. En outre, le centre ne doit pas toujours être synonyme de domination ou d'hégémonie culturelles. Quant à la périphéricité, elle ne doit pas être assimilée à la marginalité, elle n'implique pas non plus une place subalterne : elle présente en revanche un dynamisme, car étant sensible à des synergies fructueuses, elle est très souvent apte à introduire des changements et à influencer les systèmes culturels.

Par conséquent, l'adoption des concepts de *centre* et de *périphérie* dans une dimension idéologique et non pas topologique implique une autonomie intellectuelle des périphéries, souligne leur pluralité épistémologique, fruit de la rencontre heureuse de différentes approches et de tendances variées sur le même territoire — le cas du profil épistémologique de la traductologie hellénophone en constitue la preuve — et nous donne la possibilité d'examiner une périphérie non seulement par rapport au centre, mais également par rapport à d'autres périphéries. En fait, cette perspective nous permet de concevoir la notion de pouvoir non pas en tant que domination futile, mais en termes d'importance créative et d'influence productive.

## CENTERS VS. PERIPHERIES IN THE GREEK-SPEAKING WORLD: CROSSING MODES AND TYPES OF RELATIONSHIPS

### Abstract

Despite being almost nonexistent as an activity during Antiquity, translation occupies an essential position in the formation and development of the Greek language, in the cultural growth and even the awakening of the enslaved nation between the 15<sup>th</sup> and the early 20<sup>th</sup> centuries.

The aim of this paper is to present the particularities of the Greek-speaking translational domain as well as the types of relationships established within the international context since the 17<sup>th</sup> century. Furthermore, the author studies whether the objectives of the translated text are identical to those of the original text, and if the translation methods adopted by the Greek-speaking world are the same as those adopted elsewhere. Finally, the author attempts to sketch the contribution of the international context to the local translational thinking.

**Key words:** center, periphery, Greek-speaking world, translation, Greek-speaking translational domain.